

**BULLETIN DE LA
SOCIETE DE SCIENCES
NATURELLES**

DU TARN & GARONNE

MUSEE VICTOR BRUN MONTAUBAN

TOME XIX (1993)



Société de Sciences naturelles de Tarn-et-Garonne

Musée Victor Brun
Place Antoine Bourdelle
82000 Montauban
Téléphone: 63 22 13 85.

ooo000ooo

Composition du bureau 1993.

Président: Redon Maurice
Vice-Président: Miquel Jean-Claude
Secrétaire: Ladier Edmée
Secrétaire-adjoint: Redon Hugues
Trésorier: Pisani Pierre

Responsables des groupes d'étude.

Archéologie - Préhistoire: Mme Ladier, musée d'histoire naturelle, 82000 Montauban.
Tél: 63 22 13 85
Botanique: M. Soubrier, 5 rue Jeanne d'Arc, 82000 Montauban. Tél: 63 66 16 05.
Entomologie: M. Bosc, 82230 Verlhac-Tescou. Tél: 63 30 45 49.
Environnement: M. Redon Maurice, chemin de Trescasses, 82100 Castelsarrasin. Tél: 63 22 13 85.
Erpétologie: M. Redon Hugues, 480 rue H. Lapauze, 82000 Montauban. Tél: 63 66 02 98.
Ichthyologie: M. Cassou-Leins, la Colombière, 82110 Saint-Etienne de Tulmont. Tél: 63 64 50 31.
Malacologie: M. Redon Hugues, adresse ci-dessus.
Mammologie: M. Vial, route de Guillemade, 82230 Verlhac-Tescou. Tél: 63 30 43 87.
Mycologie: M. Vial, adresse ci-dessus.
Ornithologie: M. Capel, 308 avenue de l'Abbaye, 82000 Montauban. Tél: 63 63 30 21.
Philatélie thématique: M. Boyer, Terre blanche, 82100 Castelsarrasin. tél: 63 32 32 25.

ooo000ooo

*** Année 1993 ***

Tome XIX

*** Sommaire ***

Maurice Redon: Editorial.....	page 1.
Soubrier Roger : <i>Tulipa silvestris</i>	page 2
Dejean Sylvie - Jean-Claude Capel: Suivi d'une population de faucon pélerin dans les gorges de l'Aveyron.....	page 4
Laffont Eric: Réintroduction d'un poussin de chouette effraie élevé en captivité, au sein d'une nichée sauvage.....	page 16
Bechard Gilles: Quartier d'hiver de pluviers dorés (<i>Pluvialis apricaria</i>).....	page 19
Vial Georges: Quelques observations éthologiques de terrain.....	page 21
Cassou-Leins J J et F: Colonisation de l'Aveyron par l'alose.....	page 23
Redon Hugues: Prédation par le lérot (<i>Eliomys quercinus</i>) et parasitage par un nématode chez l'hirondelle de fenêtre (<i>Delichon urbica</i>).....	page 28
Redon Hugues: Un pipit de Richard (<i>Anthus novaeseelandia</i> ou <i>Anthus richardi</i>) hivernant en Tarn-et-Garonne.....	page 30
Redon Hugues: Le héron cendré (<i>Ardea cinerea</i>) nicheur au plan d'eau du Gouyre. Première donnée documentée en Tarn-et-Garonne.....	page 33
Redon Hugues: Notes sur le comportement du rouge-queue noir (<i>Phoenicurus ochruros</i>) en période de nidification.....	page 35
Miquel Jean-Claude: Origine de quelques grands cormorans (<i>Phalacrocorax carbo</i>) hivernant en Tarn-et-Garonne.....	page 37

Maurice Redon.

Editorial

De récents travaux personnels m'ont donné l'occasion de mieux percevoir le patrimoine naturel de notre département, tel qu'il apparaît de nos jours. D'une vue d'ensemble ressortent d'une part, les éléments du passé, ceux qui constituent sa base, d'origine naturelle: vallées, terrasses, coteaux, gorges et les terroirs ou ce qu'il en reste, témoins d'une certaine harmonie entre l'homme et la nature; d'autre part, les conséquences de l'activité humaine en cette fin du XX^{ème} siècle, néfaste dans une campagne agressée par l'agriculture céréalière, les grands chantiers, l'urbanisation, mais aussi créatrice de grands lacs induisant de nombreux sites naturels.

Le naturaliste est ainsi confronté à deux aspects de la nature tarn-et-garonnaise, l'un qui perpétue le passé, trop souvent par lambeaux, l'autre évoluant, riche de nouveautés. Alors que naissent et agissent de nombreuses associations départementales ou locales pour la défense de l'environnement, notre société a toujours sa place dans ce contexte. Les observations de ses membres dans les principales disciplines des sciences naturelles, valorisées par leur objectivité et la rigueur scientifique avec laquelle elles ont été effectuées, permettent une mise à jour constante de l'inventaire des espèces végétales et animales vivant en Tarn-et-Garonne. Malgré la sécheresse de l'acte désigné par ce mot: inventaire, celui-ci sous-entend pour tous la joie de la découverte et tout simplement le plaisir de mieux s'incorporer dans la nature par la connaissance.

Passé, avenir, notre société soumise aussi à cette évolution sait conserver la jeunesse de son activité avec l'arrivée des nouveaux membres unissant leurs travaux à ceux des anciens. Les bulletins de la Société des Sciences naturelles de Tarn-et-Garonne sont les liens nécessaires qu'il faut maintenir pour porter témoignage de sa pérennité.

Décembre 1993.

Le Président.

OOO0000

Roger Soubrier

*** Tulipa silvestris ***

(Liliacées)

L'observation de quatre stations dans les environs de Montauban de " Tulipa silvestris ", appelée également " Tulipe sauvage ", nous a incité à en donner une description détaillée tirée de la " Grande Flore en couleurs de Bonnier " dans l'espoir que d'autres stations de cette plante pourraient être découvertes en Tarn-et-Garonne et faire ainsi l'objet d'une certaine protection. La taille de cette " Tulipa silvestris " varie de vingt à cinquante centimètres et ses fleurs jaunes, penchées avant la floraison, s'épanouissent pendant les mois d'avril et de mai.

Les feuilles ordinairement au nombre de trois, sont un peu glauques, étroites, très allongées, pliées en gouttière, aiguës au sommet et pouvant atteindre la hauteur de la fleur.

La fleur est grande (trois à cinq centimètres de longueur) et à base arrondie. Les divisions de la fleur, trois sépales et trois pétales, sont aiguës (ovales, lancéolées) les pétales **plus courts et plus larges que les sépales**. Les trois pétales sont entièrement jaunes, tandis que les trois sépales sont jaunes en dedans, d'un vert jaunâtre en dehors. Les trois étamines opposées aux sépales sont plus longues que les trois autres, toutes sont jaunes et leurs filets sont poilus tout à fait à la base.

Le fruit est bien plus long que large, arrondi au sommet et à la base, mesure environ trois centimètres de longueur sur un centimètre et demi de largeur.

C'est une plante vivace, à bulbe ovoïde enveloppé de tuniques brunes à peine poilues sur la face interne, portant à l'aisselle de sa plus jeune écaille un bourgeon qui donnera le bulbe de l'année suivante. Le bulbe produit en outre des caïeux qui multiplient la plante.

On a décrit de nombreuses anomalies de cette espèce: bulbe double; tiges soudées en long; pied portant une ombelle de petites fleurs; fleurs construites sur le type quatre, le type sept ou le type neuf; fleur ayant un sépale, un pétale, une étamine et sans pistil, développée à l'aisselle de la feuille supérieure; fleurs à symétrie bilatérale; étamines transformées en pétales ou en carpelles; verdissement des carpelles accompagné de leur transformation en lames portant les ovules sur les bords.

Distribution: Europe du Centre et du Sud, Algérie. Ne s'élève pas à une altitude importante sur les montagnes. Cette plante est disséminée dans presque toute la France où elle est en général rare, parfois très rare, mais commune par endroits. Elle se rencontre dans les champs, les vignes, les prairies, les bois, sur les coteaux.

On a décrit une sous-espèce: " Tulipa gallica " (Tulipe de France)

{synonymes: Tulipa acrocarpa Jord; Tulipa silvestris variété australis Loret et Barrandon } dont la fleur est non arrondie à la base et ne mesure que deux à trois centimètres de longueur et dépasse de beaucoup les feuilles; sépales et pétales sont presque égaux; le fruit est ovale et mesure deux centimètres de long sur douze millimètres de large.

Cette sous-espèce a une hauteur de vingt à trente centimètres. Elle est commune par places dans la région méditerranéenne.

En terminant, il faut souligner que comme toutes les autres espèces de tulipes " sauvages " rouges, " Tulipa silvestris " est une espèce en voie de disparition. Les indications concernant sa fréquence fournies par Bonnier datent de la fin du 19^e siècle et à l'heure actuelle, c'est une espèce devenue extrêmement rare du fait de l'emploi des herbicides.

OOO0000



Tulipa silvestris

SUIVI d'une POPULATION de FAUCON PELERIN dans les GORGES de L'AVEYRON

Riche d'une avifaune et d'un écosystème encore partiellement épargnés, la partie sud-est de notre département recèle quelques milieux particulièrement choyés par les amoureux de la nature bien que touristiquement marqués.

C'est au coeur de cet environnement, que peuvent être définies, comme un site vallonné, ponctué de quelques falaises et agrémenté de ressources alimentaires variées, les Gorges de l'Aveyron; ceci, pour l'espèce ornithophage et localement rupestre qu'est le Faucon Pèlerin.

Nous nous proposons donc de faire un rapide tour d'horizon, quant au mode de vie et aux difficultés rencontrées par l'espèce dans cette région, à travers l'exemple d'individus géographiquement bien localisés.

Situé au sud-est du département, le secteur qui nous intéresse ici est localement délimité par les villages de Montricoux à l'ouest et celui de Saint-Antonin à l'est, tout au long du cours sinueux de l'Aveyron.

Une vallée très encaissée çà et là surplombée de falaises dont la hauteur varie en moyenne de 50 à 120 mètres, de structure calcaire dont les strates visibles correspondent à l'ère secondaire et sont représentative de la période jurassique.

Départagées entre les départements du Tarn et Garonne et du Tarn, les Gorges de l'Aveyron riches d'un passé historique (nombreux villages, fortifications ou châteaux datant des VI et XI siècles) et préhistorique (abris sous roches, dolmens, grottes, ...), n'en sont pas moins précieuses sur le plan floristique (nombreuses variétés d'Orchidées) et faunistique où les forêts, essentiellement de chênes, mais aussi les causses abritent un échantillon significatif des espèces habitant le sud de la France.

C'est dans ce contexte, au fil de la découverte et de l'observation, que l'on peut voir évoluer encore aujourd'hui le FAUCON PELERIN.

Un rapace de haut vol, réparti entre 18 à 28 sous-espèces nicheuses au travers le monde et suivant le pays ou la latitude occupés.

Pour notre région, l'espèce est représenté par **FALCO PEREGRINUS PEREGRINUS**, bien qu'il soit difficile de faire la différence sans mesure comparative avec **FALCO PEREGRINUS BROOKEI**, plus petit et originaire du pourtour méditerranéen.

Pour les individus locaux, l'on peut estimer une envergure de 95 à 105 cm., un poids de 800 à 1200 Gr chez la femelle; alors que le mâle se situera pour l'envergure, entre 70 et 85 cm. et un poids étagé de 500 à 800 Gr. Par ailleurs il faut garder à l'esprit que les oiseaux nordiques sont en général plus grand que leur congénères du sud, tout ceci par rapport à notre sous-espèce régionale. Ces caractères étant plus particulièrement à retenir lors des périodes de migration.

Mais, dans tout les cas, chaque individu se présente sous une allure très digne, une corpulence affranchie, une robe sombre sur la partie dorsale, blanche et horizontalement mouchetée de noir sur la face ventrale et doté d'une acuité visuelle remarquable. Une morphologie bien adaptée à son mode de vie qui, lorsque l'oiseau désire s'alimenter, lui permet de détecter sa proie (pigeons, passereaux, choucas, ...) à une distance de 3 Km. et de fondre sur elle, après un vol de placement, à une vitesse pouvant atteindre 180 à 200 Km/h., les records étant obtenus avec plus de 300 Km/h. lors des parades nuptiales (cette dernière valeur étant souvent controversée).

La période de reproduction, marquée par cette phase, débute aux alentours du mois de février, au retour, chez nous, d'un erratisme individuel.

Les pontes, s'échelonnant de mars à mi avril, comptent 3 ou 4 oeufs de couleur crème pâle ou rouge sombre tachetés de marron, déposés à même le sol d'une cavité rocheuse.

A l'issue de 30 jours ont lieu les éclosions et 45 jours plus tard les premiers envols.

Les oiseaux immatures sont à ce moment de livrée brune-grise, la face ventrale beige mouchetée verticalement de brun et ceci en partie durant les deux premières années. Au cours de cette période l'erratisme sera très marqué jusqu'à ce que les individus atteignent leur maturité sexuelle soit entre un an et demi et deux ans.

Connu dans notre département depuis fort longtemps, le FAUCON PELERIN appelé autrefois Faucon Ordinaire, Faucon Vulgaire ou tout simplement Faucon, se retrouve, dans les données ornithologiques, que l'on ait pu consultée, à partir de 1852. A cette époque, les relevés sont occasionnels et souvent issus de ventes, ils ne deviennent plus fréquents qu' après 1960 bien que les données manquent pour les années 1965 à 1970 et 1975, période la plus critique pour l'espèce, avant de déboucher sur les suivis établis ces 15 dernières années. Ci-dessous quelques dates relevées ça et là:

07.11.1852 *simple mention* Victor BRUN
1 individu tué à Verdun sur Garonne (pas de date) Victor BRUN
28.11.18581 mâle au marché de Montauban Victor BRUN

20.11.18591 mâle au marché de Montauban	Victor BRUN
26.11.18591 mâle pris au filet à Monbeton	Victor BRUN
1951 1 couple Vallée d'Aveyron	De NAUROIS
1953 1 couple Vallée d'Aveyron	De NAUROIS
1954 1 couple nicheur Vallée de la Vère	De NAUROIS
1958 1 couple nicheur Vallée d'Aveyron	G. et L. AFFRE
1961 1 couple nicheur Vallée d'Aveyron	G. et L. AFFRE

Actuellement bien suivi dans notre région, il nous a paru plus aisé de vous présenter les résultats d'observations relatives à la reproduction du FAUCON PELERIN, dans les Gorges de l'Aveyron, sous la forme d'un état englobant ces dernières années.

NB: Ces données sont issues de durées moyennes d'observations par aire, elles mêmes décomposées comme suit:

Pour un groupe d'observateurs, soit 2 personnes, sur la période 1991 par exemple.
(trois groupes ont sur cette année participé au suivi)

Nombre d'heures (moyenne) par aire et par week-end	->	0.45
Nombre d'heures sur la saison, soit du 15.02 au 30.06		
	par aire	-> 24.45
	toutes aires confondues	-> 122.15

Par ailleurs ce tableau récapitulatif (voir page ci-après) a pu être élaboré grâce aux informations recueillies d'après les observations effectués par:

J.C. ISSALY (correspondant F.I.R.),

J.M. CUGNASSE et M. GOUJON

**Plus particulièrement pour la période allant de
1977 à 1988.**

C. ACHERE (garde fédéral à St. Antonin)

M. et F. MONESMA

S. DEJEAN et J.C. CAPEL

Années	de 1977 à 1986			1987			1988			1989			1990			1991		
	A	B	C	A	B	C	A	B	C	A	B	C	A	B	C	A	B	C
AZ	♂A♀A	20	20	♂A♀A	3	3	♂A♀A	3	3	♂A♀A	3	3	♂A♀A	4	4	♂A♀A	3	?
BY	♂A♀A	3	3	♂A♀A	1	1	♂A♀I	3	3	♂A♀A	/	/	♂A♀A	/	/	/	/	/
CX	♂A♀A	14	14	♂A♀A	3	3	♂A♀A	3	3	♂A♀A	3	3	♂A♀A	2	2	♂A♀A	2	"1"
	♂A♀I	/	/															
DW	♂A♀A	12	7	♂A♀A	*/	/	♂A♀A	/	/	♂A♀A	/	/	♂A♀In	/	/	/	/	/
EV	♂A♀A	14	14	♂A♀A	3	3	♂A♀A	*/	/	♂A♀A	*/	/	♂A♀A	2	2	♂A♀A	2	2
	♂A♀I	/	/															
FU	♂A♀A	9	9	♂A♀A	3	3	♂A♀A	3	3	♂A♀A	3	3	♂A♀A	4	4	♂A♀A	3	3
GT	♂A	/	/	♂A♀I	/	/	♂A♀I	/	/	♂A♀I	2	2	♂A♀A	3	3	♂A♀A	3	3
HS	♂A♀A	15	15	♂A♀A	3	3	♂A♀A	3	3	♂A♀I	/	/	♂A♀A	2	2	X	/	/

TABLEAU RECAPITULATIF de la REPRODUCTION du FAUCON PELERIN dans les GORGES de L'AVEYRON de 1977 à 1991.

Légende relative aux sigles utilisés:

A	Constitution des couples.
B	Nombre de poussins.
C	Nombre de jeunes à l'envol.
♂ A	Mâle adulte.
♀ A	Femelle adulte.
♀ I	Femelle immature.
♀ In	Femelle indéterminée.
*	Première ponte disparue.
X	1 individu adulte et 1 immature, seulement en début de saison.

Nota: Les observations 1992 (synthétisées ultérieurement à la rédaction de cet article) qui n'entraînent pas de modification majeure sur le plan de l'analyse ont données les résultats suivants

	A		B	C
AZ	♂ A	♀ A	3	3
BY	/		/	/
CX	♂ A	♀ A	3	3
DW	/		/	/
EV	♂ A	♀ A	2	2
FU	♂ A	♀ A	3	3
GT	♂ A	♀ A	3	3
HS	/		/	/

Sur le plan pratique, les observations sont réalisées d'un point isolé permettant une visualisation des lieux la plus importante possible tout en conservant une discrétion optimum. Dans tout les cas la distance aire-observateurs n'a jamais été inférieure à 250 mètres.

Il est de plus important de signaler que si les données horaires peuvent paraître conséquentes, elles ne sont que le fruit d'observations hebdomadaires et ne représentent qu'une faible part d'un suivi que l'on pourrait envisager dans le cadre d'une protection spécifique sinon d'une surveillance.

L'analyse du tableau met en évidence un nombre d'oiseaux à l'envol variant de 2.3 à 3 individus par aire, situation régulière de 1987 à 1990. Cette dernière période étant plus particulièrement à souligner avec deux sites présentant une situation finale de B4/C4; résultats entraînant statistiquement une certaine compensation et individuellement remarquable de part leurs caractères inhabituels.

L'année 1991 supportant une baisse marquée à 1.6 poussin émancipé par aire.

Cette diminution, principalement due à l'impossibilité d'évaluer le nombre de jeunes à l'envol pour les sites AZ et CX, présente deux hypothèses à souligner, disparition des poussins soit par prélèvement ou dérangement soit par prédation naturelle. Le second cas de figure pouvant plus particulièrement s'appliquer à l'aire AZ, située entre deux sites de reproduction du Hibou Grand-Duc.

Les dernières observations réalisées donnant seulement 1 immature en vol au-dessus du site CX, dix jours après l'émancipation théorique des poussins. Cette étape n'ayant pu être contrôlée, l'on ne peut donc affirmer l'appartenance de cet oiseau au site en question d'autant que presque 30 jours séparaient les envols théoriques de l'aire CX et ceux observés sur le site voisin le plus proche.

Par ailleurs, les données présentées ici ne tiennent pas compte des premières pontes détruites, soit:

HS 1980 - 1981	CX 1989
EV 1988 - 1989	AZ 1978
DW 1985 - 1987	

ou prélevées, soit:

HS 1978 - 1979	AZ 1980
CX 1978	

Dans l'ensemble les résultats semblent donc assez constants d'une année sur l'autre ce qui confirme bien, s'il le fallait, que la réussite d'une reproduction est avant tout vouée à la constance de l'écosystème pour un couple arrivé à maturité.

Par contre les cas de reproduction où l'un des deux individus est immature présentent un taux de réussite nettement plus faible. Seul, dans nos observations avec une femelle immature, GT 1989 a vu la naissance et l'envol de deux poussins et ceci sur cinq cas de figure (non productifs) depuis 1987. La constitution du couple jouant ici un rôle primordial.

De surcroît, sur les 15 envols en moyenne et par an que comptent les Gorges de l'Aveyron (plus une aire excentrée) tout sites confondus, seul 1/3 des individus parviendront au stade adulte. Effectivement, les pertes sont très importantes durant l'erratique de Première année (difficultés liées à l'apprentissage des conditions de vie), celui-ci conjugué aux phénomènes parasitaires et artificiels (chasse, accidents, ...). Constat d'autant plus marqué que l'on ne retrouve pas une dynamique de la population évoluant parallèlement au nombre des envols et bien que les sites à coloniser restent encore nombreux.

A quoi peuvent aussi venir s'ajouter des cas d'exceptions tel que l'individu trouvé mort, au pied de l'une des premières falaises, en janvier 1991.

Le cas restant d'autant plus inexplicable qu'après un examen clinique, pratiqué par un docteur vétérinaire, aucun signe particulier ne laisse préjuger d'une cause traumatique quelconque.

Le sujet ayant été ensuite acheminé vers le laboratoire de toxicologie de l'Ecole Vétérinaire de Lyon afin de pratiquer des recherches plus approfondies, les résultats n'en n'ont pas été plus concluant pour autant.

En conséquence, l'hypothèse qui semble aujourd'hui la plus probable réside dans un état d'amaigrissement marqué de l'oiseau et laisse supposer, mais de façon très subjective, une conséquence directe à une sous-alimentation due à une difficulté particulière telle qu'une distance parcourue excessive alliée à un manque de proie (hypothèse liée à la saison) ou au développement d'une maladie parasitaire spécifique non décelée aux analyses et ayant entraînée la mort par un affaiblissement général de l'organisme, d'ou une difficulté à chasser, à s'alimenter,

Par ailleurs, le résultat des observations annuelles nous a amené, pour la période 1991, à effectuer des visites d'aires. Le but étant de contrôler notamment la situation du site CX par rapport à l'envol non confirmé des poussins et se donner une idée du régime alimentaire des oisillons .

Après maintes démarches et autorisations, deux emplacements ont pu être contrôlés.

Cette opération s'est déroulée après que l'on ait eu la certitude que les aires n'étaient plus fréquentées et avant qu'un laps de temps trop important ne s'écoule et qu'un grand nombre de traces ne disparaissent.

Nous vous livrons ici le résultat de cette expérience:

De taille moyenne, 60 cm. de large - 40 cm. de haut et 60 cm. de profondeur, les deux aires se présentent d'une structure ovale identique. Le sol, jonché des restes de proies, livre les espèces suivantes:

Pigeon Bizet (plumes - crâne - pattes)
Pigeon Domestique (plumes - pattes)
 (très forte dominante)
Pic Vert (1 crâne)
Passereaux type Verdier (plumes)
Nombreux ossements (bréchet - colonne vertébrale - etc ...)

et est de plus envahi d'une multitude d'insectes:

Abeilles
Fourmis
Araignées de plusieurs types
et autres indéterminés

se nourrissant de ces déchets.

Sur le bord de l'aire, tapissée de fiente, seulement trois pelotes sont trouvées, les autres ayant été probablement rejetées à l'extérieur et ou détruites.

Leur examens donne les résultats suivants:

Couleur -> gris - blanc
Longueur -> 2 à 2.5 cm.
Poids-> 1.5 Gr.
Contenu -> plumettes
duvet
traces de calamus
traces de petits os
traces d'élytres
minuscules cailloux

Dans le cas de l'aire CX aucune trace particulière ne nous permet de préjuger d'un quelconque désaillage ou d'une forme de prédation. La question reste donc en suspens.

Le FAUCON PELERIN subsiste par conséquent dans les Gorges de l'Aveyron grâce à un équilibre malgré tout précaire. Comme toute espèce sensible, il doit faire face à un environnement de plus en plus soumis à l'activité humaine et plus particulièrement au développement des loisirs sportifs ou touristiques.

De fait, la varappe (et bien que des discussions soient actuellement en cours), de même que tous les sports de grimpe, sauvages ou mal contrôlés, les aménagements de lieux attractifs (projecteurs, réhabilitations de parcs, création de sentiers, ...), le développement de certains sports aériens (parapente, deltaplane, ...) à quoi peuvent venir s'ajouter des actions comme les battues aux "nuisibles", chacun d'eux, souvent mal organisé sont tout autant de risques, à effets individuels ou de masses, auquel peut-être confronté notre falconidé. Facteurs pouvant être, jusqu'à ce jour, beaucoup plus dévastateurs, pour le secteur qui nous intéresse, que la prédation naturelle.

Celle-ci existe aussi, moins sous la forme d'un mammifère comme la Genette que sous l'aspect d'autres rapaces ou corvidés tels que le Hibou Grand Duc (prédation sur les individus émancipés) et le Grand Corbeau (prédation sur les couvées)

Restons cependant optimiste, toutes ces causes n'ont, pour l'instant, que des conséquences minimales sur la démographie ou le rythme de vie de ce Faucon, si ce n'est quelques changements de sites par dérangement sporadique. Il apparaît que l'espèce puisse s'accommoder d'un certain voisinage tant que celui-ci ne devient pas trop envahissant.

Effectivement, une certaine cohabitation se vérifie chez nous essentiellement de part la densité moyenne du Faucon Pèlerin et la faible densité du Hibou Grand Duc. Cependant, si cette dernière espèce venait à se développer de façon significative alors, les données établies pourraient bien être modifiées.

Reste un dernier point à analyser, le désairage, qui peut se présenter sous deux formes:

a/ Par demande officielle:

Ce cas de figure, aux vues de la difficulté et de l'obligation de constitution d'un dossier, de plus réservé à certaines personnes nanties d'autorisations préalables, ainsi que de la législation en vigueur, ne constitue pas une menace significative. Le Ministère de l'Environnement rejetant, à ce jour et systématiquement, toutes demandes de désairage relatives à des espèces autres que l'Epervier d'Europe ou l'Autour des Palombes.

b/ Par braconnage:

Cet état de fait constitue actuellement la menace la plus vive pour l'espèce dans notre région. Ce danger issu principalement d'Allemagne a été d'autant plus soutenu pour l'année 1991 par l'effet de la guerre du Golfe. Effectivement, après un exode massif, nombre d'Emirs ont perdu ou abandonné leurs "étalons", ce qui les a laissés totalement démunis, sachant de surcroît que leurs voleries sont en partie remplacées après chaque saison de chasse.

Cette situation a donc provoqué une recrudescence du braconnage, bien que celui-ci ne cesse de se pratiquer depuis des années malgré la mise en place d'une réglementation sur la protection des rapaces (1972 - J.F. et M. Terrasse), où les protagonistes n'hésitent devant rien pour mener leur action à bien.

Des incubatrices allant jusqu'à être installées dans des véhicules de tourisme; pour les oiseaux ayant pris leur envol, la technique employée consistant à attacher une proie vivante par une lanière dotée de nombreux noeuds coulants semble la solution la plus fréquemment adoptée. Les collectionneurs d'oeufs jouent eux aussi un rôle non négligeable.

Après les conséquences dévastatrices des organochlorés, à présent contenus, les différentes structures sensibilisées au problème (le F.I.R., l'O.N.C., les associations régionales ou départementales, ...) s'organisent depuis quelques années pour faire face maintenant à ces "oiseaux de mauvais augure".

Dans le secteur que nous suivons, quelques sites apparaissent comme points sensibles, les aires étant occasionnellement visitées et désaérées (voir tableau).

Composée d'effectifs actuellement stables, la population de FAUCON PELERIN présentée ici fait certainement partie de ces entités notables bien souvent constituées d'un groupuscule fragile.

Assujettie à l'équilibre de son milieu, l'espèce semble pouvoir encore aujourd'hui se développer dans les Gorges de l'Aveyron, ceci au regard de son évolution passée.

Recélant encore des points inexploités, un important travail de suivi et de prospection demeure à effectuer afin de mieux cerner les individus de ce secteur, leurs faiblesses et leurs atouts face à leurs concurrents directs et autres dangers plus sournois.

S. DEJEAN

J.C CAPEL

BIBLIOGRAPHIE

- AFFRE L. et G.** Notes sur l'avifaune de la Forêt de le Grésigne et les Gorges de l'Aveyron. Alauda volume 30 - 1962
- ALET B.** Notes préliminaires sur les rapaces de la Grésigne AROMP - 1981.
- BECK C. ET REMY E.** Le faucon favori des princes Découvertes Gallimard - 1990.
- BRUN V.** Musée d'Histoire Naturelle de Montauban Registres de 1849 à 1858.
- COLINS A.** Les oiseaux d'Europe Multiguide nature Bordas - 1988.
- CUGNASSE J. M.** Contribution à l'étude des rapaces du département du Tarn AROMP - 1981.
- De NAUROIS R.** L'oiseau et la revue française d'ornithologie N° 24 - 1954.
- GENSBOL** Guide des rapaces diurnes Delachaux et Niestlé - 1988.
- GEROUDET P.** Les rapaces diurnes et nocturnes d'Europe Delachaux et Niestlé - 1984.
- HARRISON C.** Nids, oeufs et poussins d'Europe Multiguide nature bordas - 1977.
- MONNERET R. J.** Le Faucon Pèlerin Point vétérinaire - 1987.
- PETERSON R.** Guide des oiseaux d'Europe Delachaux et Niestlé - 1989.

Le faucon pèlerin est protégé comme tous les rapaces.



**En cas de découverte d'un oiseau blessé, appelez le Centre de
sauvegarde de la faune sauvage de Tarn-et-Garonne.
Tél: 63 67 81 70 63 63 30 21 63 30 16 30**

0000000

Eric Laffont

*** Réintroduction d'un poussin de chouette effraie élevé en captivité, au sein d'une nichée sauvage. ***

La remise en liberté d'oiseaux issus de poussins élevés en captivité est toujours délicate. Que ce soit pour des poussins recueillis par des centres de sauvegarde ou pour des réintroductions d'éléments juvéniles pour des renforcements d'effectifs d'espèces sensibles. Cette opération reste toujours une phase très délicate. Même amené au stade juvénile indépendant en captivité, cest à dire volant et capable de se nourrir seul (apte à saisir des proies vivantes), il existe malgré tout un doute sur les capacités pour un tel individu de s'adapter aux conditions naturelles dès sa remise en liberté. Sait-il choisir et détecter ses proies sauvages de façon innée? La faim est-elle une stimulation suffisante pour accélérer un tel apprentissage? Cet apprentissage n'est-il pas trop long avant que sa survie n'en dépende? N'ayant pu profiter de l'éducation d'adultes sauvages, un grand doute subsiste sur leurs capacités.

A ma connaissance, très peu d'études ont concerné ce sujet ou du moins la bibliographie est très réduite, en particulier sur les rapaces nocturnes. De plus, la difficulté est spécifique à chaque espèce.

Ouvrons une petite parenthèse au sujet du nombre de poussins aboutissant dans les centres de sauvegarde qui pourrait être diminué si le promeneur était sensibilisé au fait que cette toute petite boule de duvet blanc si adorable, poussin de hulotte ou de moyen-duc, trouvée seule au sol, n'est pas forcément abandonnée et en danger.

Dans ce cas, le réflexe premier de la ramener à la maison n'est pas toujours sans conséquences alors que simplement l'action de la percher à quelques mètres du sol, pour éviter une prédation, lui permettrait de se retrouver en famille, le crépuscule venu.

Pour certaines espèces sensibles, des études poussées ont été amenées à terme, ceci dans le cadre de programmes de réinsertion.

Par exemple, René Jean Monneret relate dans son ouvrage " Le faucon pèlerin " l'insertion avant le vol , entre 1975 et 1978, de jeunes faucons après la naissance et l'élevage en captivité et pris en charge par des adultes sauvages.

Les frères Terrasse ont fait une opération identique pour la remise en liberté de jeunes vautours fauves en vallée de la Jonte, mais le problème est légèrement différent dans le sens où ces oiseaux vivant en colonie, les juvéniles réinsérés sont instruits par imprégnation au contact des adultes déjà présents.

Ces exemples étant malheureusement assez différents de mon problème, ils ne pouvaient m'apporter que très peu d'enseignements. Même Hugues Baudvin ayant étudié de façon très approfondie le régime alimentaire et la reproduction de la chouette effraie ne relate rien dans ses écrits sur la réinsertion de cette espèce. Il décrit simplement une tentative réussie en 1988 de réinjection dans la nature de jeunes chouettes hulottes, ceci à l'endroit où elles avaient été prélevées par des promeneurs, ou en repérant de nuit les cris caractéristiques de jeunes présents sur le site, quémandant la nourriture à leurs parents. Ceci démontrant que la hulotte ne sait pas compter et qu'elle adopte sans problème un jeune supplémentaire.

Ayant suivi personnellement en mai 1991 l'élevage presque jour à jour de plusieurs nichées de moyens-ducs, je pense que ces comportements sont également applicables à ce strigidé. Le mode de développement des jeunes de ces deux espèces en facilite à mon avis, la réintroduction.

En effet, les jeunes ne restent au nid que vingt à vingt-cinq jours, ensuite ils appellent leurs parents très bruyamment pour être nourris. Les jeunes peuvent être parfois assez distants les uns des autres, les parents ne sont pas constamment attentifs sur tous.

La réintroduction peut être faite dès que les jeunes sont aptes à émettre un appel audible par les parents d'adoption et ceci sans amener une compétition pour le nourrissage vis à vis des jeunes déjà présents car nourris individuellement.

En juin 1991, j'ai même assisté à une forme d'adoption naturelle par un couple de moyens-ducs. La nichée observée était composée de cinq jeunes et dans le même secteur plusieurs autres nichées étaient présentes, distantes d'environ un kilomètre. J'ai vu, le soir du 6 juin 91, arriver un juvénile volant, bien emplumé, appartenant certainement à une nichée voisine. Celui-ci n'étant pas totalement émancipé et peut être même ayant réalisé là un de ses premiers vols d'une si grande distance, il s'est posé et après un court instant, s'est mis à appeler. Un adulte du site observé passant quelques instants plus tard avec une proie s'est posé à son tour à côté du jeune intrus et lui a cédé sa proie sans aucune retenue. Notons que ses jeunes avaient environ 10 jours de moins. Ce qui prouve bien que le nombre et l'âge des jeunes ne sont pas mémorisés par les parents d'une nichée. Mais je pense malgré tout qu'il est nécessaire que l'âge de l'individu introduit soit assez proche des jeunes de la famille d'adoption.

Ceci n'est pas totalement applicable pour les chouettes effraies car les jeunes restent au nid jusqu'à leur émancipation. L'écart d'âge entre eux est parfois très grand, la compétition pour le nourrissage est très rude. Ce sont probablement les aînés les plus forts qui captent en priorité les proies apportées.

La quantité de nourriture étant un facteur déterminant pour l'évolution de la nichée, le problème est de ne pas introduire d'individu trop tôt pour ne pas provoquer une compétition supplémentaire au sein de la nichée.

Durant la première quinzaine de jours de vie du poussin, il progresse de dix à quinze grammes par jour et un manque de nourriture par compétition ou pour tout autre raison peut être dramatique.

(mort, cannibalisme)

Yves Muller décrit ce problème dans son livre " Les rapaces nocturnes " . Mais le jeune ne doit pas être introduit trop tard pour avoir le temps d'apprendre, par contact avec les adultes, les techniques de chasse ainsi que tout autre comportement qui lui sera indispensable dans sa vie.

Il est donc nécessaire de tenir compte de ces paramètres pour une réinsertion.

A mon avis, l'âge idéal pour une telle opération se situe entre environ un mois; le deuxième duvet étant bien installé, le jeune bien redressé sur ses pattes ; et approximativement deux mois, date des premiers essais de battement d'ailes. Les jeunes restant encore un mois après leur envol sous la tutelle de leurs parents, une réintroduction pourrait être tentée plus tard mais la réussite de l'opération est certainement diminuée. Plusieurs observations de juvéniles à cette même période recevant des coups de bec de leurs parents alors qu'ils demandaient de la nourriture, les plus jeunes de cette même nichée étant nourris normalement, me laissent penser que ce comportement a pour but de pousser les aînés à chasser seuls et donc une introduction à ce moment pourrait laisser l'individu inséré désespéré. (opinion personnelle).

Le plus jeune des poussins de la famille réceptive doit avoir, je pense, environ un minimum de vingt-cinq jours (plusieurs sorties de tubes) pour ne prendre aucun risque toujours en rapport avec une bonne capacité de se nourrir seul de proies mortes; le but étant que l'individu inséré entre la gamme d'âge des jeunes de la famille réceptive.

De plus, je pense que cela ne peut être fait qu'en période favorable pour la nourriture, c'est à dire en dehors de périodes climatiques défavorables à la chasse (pluie-fort vent-neige)

Fort de tout ceci et ayant en observation depuis très longtemps un couple d'effraies qui alimente ses nichées sans problème, le territoire de ce couple étant riche en proies (depuis 1979 ce couple fait systématiquement chaque année une deuxième nichée et ceci avec un taux de réussite élevé) j'ai donc décidé de tenter la réintroduction d'un jeune d'environ soixante-dix jours pour un poids de trois cent-vingt grammes. Il était capable de voleter et de se nourrir seul d'une proie vivante en volière, son plumage presque adulte.

Au moment de la réintroduction, la nichée réceptive se composait de six jeunes. Les quatre plus âgés étaient partis du nid mais restaient à proximité immédiate. Les deux autres restaient sur le nid, le plus grand des deux faisant des essais de vol et ayant presque le même âge que le jeune introduit, le plus petit étant encore en duvet.

Depuis un affût en place et accepté depuis longtemps dans le site de nidification, j'ai pu continuer les observations après la réintroduction. Lors de la mise en place de l'adopté, ma présence a fait fuir les adultes. Profitant de leur absence, je l'ai donc placé sur le nid avec les deux autres qui se sont mis en position de défense et me suis caché dans l'affût.

Le premier nourrissage le plus délicat, par l'un des adultes, s'est réalisé sans problème, ainsi que les quatre suivants qui ont précédé mon départ.

Deux jours plus tard tout se déroulait bien.

L'individu inséré étant bagué, j'ai pu le repérer une semaine plus tard parmi les aînés sur le bord du toit attendant le retour de chasse, apparemment en bonne santé.

Le douzième jour, il était encore présent sur le site avec l'avant dernier de la nichée, mais les quatre autres, plus grands, avaient disparu, toujours présents certainement mais invisibles.

Le seizième jour il a disparu à son tour.

J'ai continué encore une semaine mes observations mais je n'ai pu le localiser. Parallèlement, aucun cadavre n'a été trouvé.

Donc, adoption et réinsertion très certainement réussies.

De cette expérience nous pouvons conclure que la chouette effraie est comme la chouette hulotte et le moyen-duc: elle ne sait pas compter et semble accepter un poussin supplémentaire sans problème.

Je pense malgré tout que ce type d'opération doit être effectué avec une extrême prudence.

Bibliographie.

- * Le faucon pèlerin. René Jean Monneret . Editions du Point Vétérinaire.
- * Les rapaces nocturnes. Yves Muller - Hugues Baudvin. Editions Sang de le Terre.
- * Le vautour fauve. Jean-François et Michel Terrasse. Document vidéo.

OOO0000



Gilles Béchard

*** Quartier d'hiver de pluviers dorés (*Pluvialis apricaria*) ***

Depuis le début du mois d'octobre 1993, des vanneux huppés avaient élu domicile près des rivages du Tarn, entre Reyniès et Corbarieu, au lieu-dit " Carrou ". Le champ où se trouvaient les oiseaux faisait deux cents mètres de large sur cinq cents mètres de long et avait été planté de maïs. J'effectuais alors des comptages sans remarquer la présence d'autres espèces à part quelques étourneaux, chardonnerets, pinsons des arbres, tourterelles turques, alouettes et pipits qui sont les hôtes habituels de ces champs fraîchement déchaumés de ce début d'hiver. Un jour, alors que je comptais les vanneux se trouvant non loin de mon domicile, après quelques minutes d'observation, je remarquais qu'il y avait autre chose que du vanneau huppé. En effet, au milieu d'une troupe de vanneaux, se trouvaient trois pluviers dorés. A partir de ce jour, j'avais décidé de faire une observation quotidienne afin de déterminer le nombre exact de pluviers et d'essayer de comprendre leur comportement. Les pluviers se trouvaient toujours au milieu d'importantes troupes de vanneaux dans un champ labouré. En cette partie de l'année, leurs activités respectives sur ce site se limitaient à rester groupés come pour se protéger du froid et du vent, ils n'avaient aucune activité de gagnage sur ce type de champ, du moins le jour.

La nuit, la troupe se dispersait sur les champs des alentours en poussant des cris à chaque envolée d'un nouveau groupe. Les pluviers étaient moins bruyants et moins actifs que les vanneaux. En effet, je n'ai entendu leurs cris que deux fois et pendant la journée alors que les vanneaux avaient une importante activité de chant.

Vers la mi-janvier, les effectifs ont augmenté pour atteindre le nombre de deux mille cinq cents vanneaux et trente sept pluviers. Les oiseaux se tenaient toujours au même endroit sur le champ, assez éloignés du bord de la route, sur une dizaine de mètres carrés où la terre était mélangée avec du gravier.

La troupe partait et revenait de façon constante sur le site, adoptant toujours la même attitude très groupée et les pluviers toujours ensemble, au centre des vanneaux. Ces allées et venues étaient rythmées par les vagues de froid traversant la région et l'état de la terre du champ. Dès que la terre devenait trop sèche ou trop dure, la troupe disparaissait puis revenait dès le retour de l'humidité.

La météo était aussi un facteur important dans leurs déplacements.

Les oiseaux fréquentaient le champ par grand froid et grand vent, disparaissaient dès que le soleil apparaissait plus de deux jours de suite. A la même époque, j'avais remarqué que leur attitude sur ce nouveau champ était différente. La friche où ils se posaient venait d'être débroussaillée, les vanneaux étaient très dispersés et très actifs, ils se répartissaient sur tout le champ, faisant quatre à cinq pas puis s'immobilisant comme pour piétiner la terre. Les pluviers quant à eux, ne venaient pas sur la friche. A plusieurs reprises, une buse variable s'est trouvée au milieu des vanneaux, tranquillement posée. J'avais remarqué le même phénomène au " Carrou " à plusieurs reprises, les limicoles ne se souciaient pas de la présence du rapace. Les vanneaux ne passaient pas la nuit sur leur aire de gagnage, ils quittaient la place aux alentours de dix sept heures pour rejoindre le " Carrou " et y passer la nuit.

L'activité diurne des vanneaux et des pluviers commençait vers onze heures, quelques vols partaient en gagnage, les pluviers s'envolant toujours avec le gros de la troupe et volant au-dessus, toujours sans bruit, contrairement aux vanneaux. Ils avaient généralement tous quitté la place vers quinze heures, si le temps le permettait. Je n'ai jamais vu où passaient les pluviers pendant ces déplacements, ils s'envolaient avec des vanneaux qui prenaient une autre direction, longeant le Tarn vers Montauban. A leur retour de gagnage, les vanneaux restaient sur place, relevant leurs ailes, certains s'envolant même pour rejoindre ou peut-être signaler leur présence aux vanneaux les survolant. Je n'ai jamais observé de pluvier seul, sans vanneaux, si ce n'est une fois à la mi-février où j'en ai observés huit au "Carrou". Depuis, je n'ai plu vu de pluviers ni de vanneaux.

A la suite de ces observations, n'habitant la commune que depuis un an, je décidais de me renseigner auprès des propriétaires du champ pour savoir si les vanneaux et les pluviers hivernaient souvent sur le site. Ils avaient souvent vu les vanneaux, mais n'avaient jamais fait attention aux pluviers dorés. Il est vrai que le pluvier est un oiseau tellement discret que seule une observation approfondie permet de déceler sa présence.

Les autres renseignements que j'ai pu recueillir çà et là aux alentours de chez moi ne m'ont pas plus renseigné sur une présence de pluviers durant les années précédentes. Seul l'avenir pourra donc nous dire si les pluviers s'étaient arrêtés là par habitude ou par nécessité suite à de mauvaises conditions météorologiques sur leur lieu d'hivernage habituel.

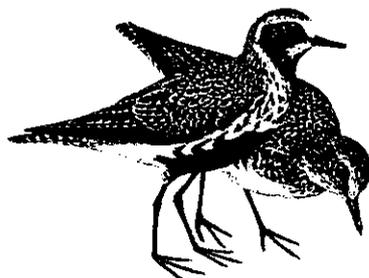
En effet, d'après toutes les données que je connaisse, le pluvier doré n'a été signalé que rarement dans notre région et sur ce type de site, mais il faut tout de même signaler une carence de données sur cette espèce dans notre région. Gageons que les labours et les hivers prochains nous réservent autant de surprises.

A suivre...

Bibliographie

- * Limicoles. (Delachaux et Niestlé) Paul Géroutet.
- * Le passage des limicoles en Moyenne vallée de la Garonne. Jean Joachim. Bulletin n° 6. 1982 AROMP Muséum d'histoire naturelle. Toulouse.

OOO0000



Geoges Vial

*** Quelques observations éthologiques de terrain ***

Relations canard colvert - ragondin:

Tout au long du printemps et de l'été 1993, j'ai effectué des observations sur deux étendues d'eau, l'une à peu près ronde, d'environ 60 mètres de diamètre, l'autre, plus allongée, d'un hectare et demi de surface.

Près de la première, j'étais habituellement accroupi sous les saules de la berge, près de la seconde, j'étais totalement dissimulé dans un abri sur pilotis construit sur la rive, les yeux à quatre mètres de hauteur ce qui me permettait d'assister, sans les déranger, aux comportements des animaux.

Les ragondins devenus abondants ont occupé les deux sites pendant toute la période d'observation et s'y sont reproduits. Les colverts, comme chaque année, ont élevé une nichée dans chacun des deux étangs en compagnie, dans le plus grand des deux, de poules d'eau et de grèbes castagneux également chargés de famille.

Cette communauté animale m'a permis de noter les relations tout à fait privilégiées qu'entretiennent les ragondins et les colverts.

Je pensais jusque là qu'il y avait seulement entre eux ignorance réciproque, absence de crainte, aucune réaction de fuite. En fait, leurs relations de voisinage comportent des liens plus étroits se manifestant par une réaction de rapprochement entre le palmipède et le rongeur quand ils se voient de loin.

C'est le ragondin qui présente le plus cette réaction de rapprochement et qui nage activement jusqu'au sein d'un groupe de canards, surtout quand il est inquiet. Sa présence près des oiseaux semble également rassurer ces derniers qui fuient de moins loin à l'approche de l'homme quand ils ont un ragondin parmi eux: par exemple, le 19 avril 1993, sur le petit étang rond, un mâle et une femelle colvert en compagnie de dix immatures, distants de moi de trente mètres seulement ne s'enfuient pas, ayant un ragondin adulte parmi eux.

Il serait intéressant de mesurer objectivement ce raccourcissement de la distance de fuite pour confirmer cette impression.

Ces relations n'existent qu'entre ragondins et colverts. Je n'ai rien noté de semblable avec les poules d'eau ni avec les grèbes castagneux.

Les poules d'eau semblent indifférentes à l'égard du rongeur même quand celui-ci s'approche de leur nid où couve la femelle. Le mâle ne manifeste en cette circonstance aucune attitude particulière alors qu'il adopte une attitude d'intimidation avec esquisse d'attaque envers un colvert qu'il juge trop près du nid.

J'ai noté un grèbe castagneux adulte nageant rapidement pour venir examiner de près un jeune ragondin de petite taille qui traversait le grand étang et s'en détourner après l'avoir identifié.

(confusion probable avec un autre mammifère plus dangereux en raison de la petite taille du jeune ragondin ?)

Quel essai d'interprétation proposer pour ce comportement ?

Posons-nous tout d'abord la question fondamentale en éthologie devant un comportement inconnu: est-il inné ou acquis?

Pourqu'il soit inné, c'est à dire programmé dans le patrimoine comportemental des deux espèces, il faudrait que les aires de répartition de ces deux espèces se recouvrent au moins partiellement. Or, il n'en est rien puisque l'aire originelle du ragondin se situe en Amérique du Sud, plus bas que le Tropique Sud, alors que les colverts d'Amérique du Nord ne semblent pas descendre en migration plus bas que l'Equateur.

Les deux espèces ne se rencontraient donc jamais avant l'introduction du ragondin en Europe et en Amérique du Nord (alors que les ragondins d'origine cohabitaient avec les poules d'eau de la sous-espèce Sud -Américaine)

Ce comportement n'est donc pas inné.

Mais alors, comment expliquer qu'un comportement acquis (individuellement !) se rencontre chez tous les individus observés sur les deux sites?

Citons l'éthologue N. Tinbergen dans " L'étude de l'instinct " : " - l'identité de comportement chez de nombreux individus ne signifie aucunement que leur comportement soit entièrement inné."

Il faudrait alors faire appel à ce que cet auteur appelle " l'apprentissage localisé "... " un animal [sauvage] peut apprendre certaines choses beaucoup plus facilement que d'autres... certaines réactions peuvent être modifiées par l'apprentissage... il semble qu'il y ait des dispositions à apprendre plus ou moins strictement localisées."

Localisées mais communes à tous les individus d'un groupe local, surtout lorsque ces " dispositions localisées " ont une " signification adaptative."

Il s'agirait donc d'un comportement acquis par une population limitée et sédentaire de ragondins et de colverts, ayant pour effet d'améliorer leur sécurité respective, peut être en partageant la surveillance ce qui la rendrait plus efficace, mais ce n'est là qu'une hypothèse.

Relations chevreuil - hibou moyen-duc:

De la mi-octobre à la fin novembre 1993, j'ai observé, plusieurs fois au même endroit, dans un paysage de type bocager encadré de bois, à différents moments de la journée, une chevrette (un chevreuil femelle et non pas un mâle ayant perdu ses bois; faciles à distinguer l'un de l'autre par la forme différente de leur "serviette" fessière).

La période la plus favorable se situait à la tombée de la nuit, c'est à dire au moment où les jumelles de jour devenant inefficaces, je recourais aux jumelles de nuit à amplificateur de lumière qui me permettaient de ne rien perdre du spectacle.

A chacune de ses apparitions crépusculaires, la chevrette était toujours escortée par deux hiboux moyen-duc (un couple ?) qui volaient et se posaient sur les arbustes tout près d'elle, dans un silence absolu.

Les rapaces n'avaient pas un comportement de chasse et la chevrette marchait lentement, sans but apparent, tout en broutant un peu (de luzerne ?) suivie de près par les deux hiboux, sans excitation ni la moindre anxiété apparente de part et d'autre.

L'ensemble des trois animaux paraissait chaque fois fort tranquille.

La scène durait quelques minutes puis le lent déplacement du trio l'emmenait hors de ma vue.

Au crépuscule, quand les moyen-ducs entrent en activité, ils s'approchent volontiers d'un promeneur peu bruyant et aux gestes calmes, tournoyant à quelques mètres au-dessus de lui et se posant si près que dans le noir, avec des jumelles, on peut voir leurs aigrettes.

Il s'agit probablement de leur part d'identifier l'intrus. Leur examen dure une à deux minutes, puis ils disparaissent.

Ils doivent faire la même chose avec tous les gros mammifères, homme et chevreuil compris, qui traversent leur territoire, calmement, sans les effrayer.

Mais peut-être accompagnent-ils plus longuement dans la nuit certains de ces gros animaux, créant une association qui amènerait aux deux partenaires des avantages à définir.

Souhaitons que la vulgarisation des nouveaux instruments de vision nocturne nous permette de mieux connaître des comportements qui nous échappaient jusque-là et de mieux comprendre les relations au sein des communautés animales nocturnes.

Verlhac-Tescou

Décembre 1993

OOO0000

* Colonisation de l'Aveyron par l'Alose *

I. BIOLOGIE DE L'ALOSE:

La grande alose (*Alosa alosa* L.) est un poisson migrateur au même titre que le saumon ou la truite de mer.

Comme eux, elle est anadrome c'est à dire qu'elle remonte de la mer, où elle a effectué la majorité de sa croissance, vers la partie moyenne des fleuves et rivières pour se reproduire en eau douce: on dit qu'elle est potamotoque.

Il fait partie de la famille des Clupéidés, comme la sardine ou le hareng.

Morphologiquement, il possède une forme proche de ces poissons mais sa taille est beaucoup plus importante puisqu'elle atteint plus de 60 cm chez les femelles.

Son poids varie de 500 g à 4 kg: c'est donc un poisson de taille et de masse respectable qui est prisée aussi bien par les pêcheurs à la ligne pour sa défense que par les pêcheurs professionnels pour la qualité de sa chair.

II. L'ALOSE DANS LE BASSIN DE LA GARONNE:

Il se commercialise de 600 à 1000 tonnes d'aloses en Gironde, ce qui représente un chiffre d'affaires de l'ordre de 10 millions de francs.

Cela représente le tiers du revenu des pêcheurs professionnels, le reste étant fourni par la pêche de l'anguille, de la civelle et de la lamproie.

On voit donc l'importance économique de ce poisson principalement pour la région Aquitaine.

En France, la grande alose se rencontre aussi dans l'Adour, la Loire, la Charente et quelques fleuves côtiers bretons mais les effectifs rencontrés dans ces fleuves sont très faibles: la Garonne et la Dordogne sont les derniers fleuves à posséder une population numériquement importante en Europe.

Un plan "Saumon", lancé en 1975, fut reconduit en 1980 en l'étendant aux autres migrateurs et donc à l'alose.

Chargés par le Ministère de l'Environnement d'une étude générale des poissons migrateurs de la Garonne, il nous apparut rapidement que l'alose avait vu, en 1971, son aire de migration réduite de 40 % à la suite de la mise en fonctionnement du complexe de Malause-Golfech.

Les aménagements décidés par l'administration compétente pour rétablir la situation ont débuté par le transfert par camion vers l'amont après capture au pied du barrage de Golfech (1981-1988) pendant que commençait l'édification d'un ascenseur à poissons dont la mise en service s'est faite en 1989.

Cet équipement a rouvert la migration sur la Garonne jusqu'à Toulouse et permis l'orientation des géniteurs vers le Tarn.

Sur celui-ci, existe un barrage qui empêchait toute remontée plus amont, c'est la chaussée de SAINTE LIVRADE.

Situé à une dizaine de kilomètres de l'embouchure sur la Garonne, ce barrage, fondé avant 1454, a une chute de 2,3 m: il a arrêté tous les migrateurs depuis l'époque où toute navigation a cessé sur le Tarn (vers 1927) car auparavant l'ouverture des écluses permettait le passage des migrateurs.

Une passe à poissons a été mise en service à ce niveau en Janvier 1989.

Il restait à suivre la progression des aloses dans un milieu qu'elles n'avaient pas exploité depuis au moins 50 ans.

III. PROBLEMES DE LA COLONISATION DU MILIEU:

Comme tous les poissons migrateurs anadromes, les aloses semblent répondre au phénomène du "homing" c'est à dire que les géniteurs remontent les cours d'eau jusqu'au site qui les a vu naître.

On pouvait donc se demander si les aloses remonteraient le Tarn et l'Aveyron.

D'autre part, les géniteurs recherchent des lieux de ponte bien caractéristiques où la courantologie et la granulométrie sont bien définies.

La frayère typique comprend:

- * un "pool" amont assez profond où la vitesse est faible (inférieure à 1 m/s)

- * une zone aval avec un haut fond où la profondeur faible et la pente plus forte permettent un accroissement de la vitesse (1,5 à 2 m/s)

- * un fond avec une couche superficielle de cailloux de forte taille puisque la moyenne doit être de 7 à 8 cm.

Après leur franchissement éventuel du barrage de Ste Livrade, les aloses ne pouvaient trouver de telles conditions dans le Tarn par suite de la succession de biefs d'eaux calmes créés par les divers barrages tels que Basse Rivière, Albefeuille-Lagarde, Lapalisse, Sapiac etc...

Pour ce qui est de l'Aveyron, les reconnaissances de terrain montraient que de nombreux sites présentaient les caractéristiques adéquates: radiers et granulats de forte taille.

Il restait à vérifier que les aloses pouvaient se contenter d'une rivière de faible largeur: 60m au lieu des 150 à 200 m habituels.

IV. SUIVI DES REPRODUCTIONS:

Pendant la période des pontes (mai à fin juillet) et de 1989 à 1993, nous avons recherché les lieux de ponte avec l'aide de gardes-pêche (Mr VOGEL principalement), d'un enseignant et d'un étudiant du LYCEE AGRICOLE de MONTAUBAN (Mrs LABATTE et PRIEUR).

Les techniques de recherche utilisaient le comportement reproducteur de l'aloise.

En effet, au cours de la parade reproductrice, les deux géniteurs viennent à ras de l'eau effectuer, flanc contre flanc, une nage circulaire bruyante (45 DB) visible même sous une faible clarté et audible à 400 m au moins dans des conditions favorables: c'est le "bull".

Cette technique offre l'avantage d'une localisation précise de la frayère mais, comme la reproduction s'effectue entre minuit et 6 heures du matin, elle est particulièrement pénible et limite le nombre de sites observables dans une nuit.

C'est la seule cependant qui permet de déterminer, par comptage des bulls, l'importance réelle de la frayère.

On a utilisé également la technique de l'enregistrement magnétique automatisé sur cassette avec des magnétophones (SONY TCM-74V) placés en boîtes étanches (et discrètes).

On peut alors suivre, durant la même nuit, plusieurs sites sans fatigue inutile.

Le dépouillement des bandes permet aussi de déterminer, avec une certaine approximation, l'importance de la population de géniteurs.

La dernière méthode consiste à placer, dans le lit de la rivière, un filet poche qui va recueillir les oeufs pondus; le lendemain matin, le tri de la dérive recueillie permet la mise en évidence éventuelle d'oeufs d'aloses.

Cette méthode ne permet de définir que la présence ou l'absence d'une frayère sur le site étudié.

V. RESULTATS:

Année 1989:

Les aloses se sont reproduites à PARAZOLS, St PIERRE DE CAMPREDON et PICQUECOS.

Année 1990:

La ponte a été mise en évidence seulement à PICQUECOS.

Année 1991:

L'activité de ponte a été observée à PARAZOLS, St PIERRE DE CAMPREDON, LA PEYRE, PICQUECOS et LES BICOUS.

Seule, la frayère de PICQUECOS a fonctionné de façon continue (15 juin au 19 juillet); la frayère des BICOUS prouve que les aloses ont franchi les barrages (équipés de passe à poissons) de LOUBEJAC et ARDUS.

Année 1992:

Les eaux fortes en juin-juillet ont perturbé la migration et la reproduction (eaux froides et turbides).

La frayère de PICQUECOS a accueilli les premières pontes le 1er Juillet seulement, puis du 21 juillet au 6 Août.

Toutes les autres frayères étaient inactives; par contre, une frayère a été détectée à l'amont du barrage, normalement infranchissable, d'ALBIAS.

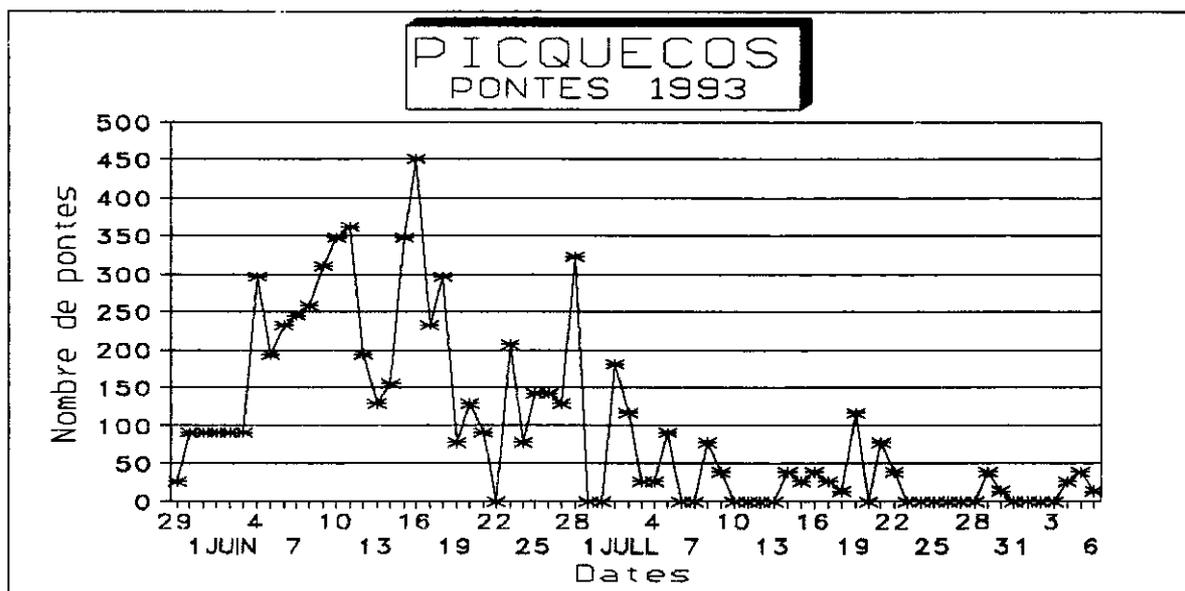
Située au lieu dit AUTERIVE près du ruisseau des Pomarèdes, elle prouve que, par hautes eau (> 300 m³/s), il y a effacement du barrage d'ALBIAS et possibilité de franchissement.

La zone ainsi atteinte occasionnellement est particulièrement propice à la reproduction car elle est formée d'une succession de pools et de rapides et cela jusqu'au barrage de NEGREPELISSE.

Se pose donc le problème de l'équipement par une passe à poissons du barrage d'ALBIAS.

Année 1993:

La frayère de PICQUECOS a fonctionné du 25 Mai au 7 Août avec plusieurs arrêts de pontes dûs aux crues et orages (pas de pontes sous la pluie).



Les comptages effectués ont permis d'estimer la population à 2000 à 3000 individus (mâles et femelles), ce qui en fait une frayère importante.

La frayère des BICOUS a aussi fonctionné mais seulement le 9 Juin.

VI. CONCLUSIONS:

Le suivi quinquennal effectué sur l'Aveyron montre:

* que les aloses ne répondent pas systématiquement au phénomène physiologique du "homing" qui devrait les orienter , par souvenir olfactif, vers leur cours d'eau de naissance.

* que les aloses ont choisi une frayère pérenne: PICQUECOS dont la typologie correspond aux critères courantologiques et granulométriques habituels.

* qu'elles peuvent utiliser temporairement des frayères au cours de leur migration anadrome (PARAZOLS, St PIERRE DE CAMPREDON, LA PEYRE...) et cela en fonction des années: ce sont des frayères occasionnelles.

* qu'elles remontent aussi haut vers l'amont que les conditions du milieu le permettent (LES BICOUS, AUTERIVE).

CE SONT LA DES DONNEES NOUVELLES CAR C'EST LA PREMIERE FOIS QUE L'ON PEUT ETUDIER LA RECOLONISATION D'UNE RIVIERE PAR LA GRANDE ALOSE.

0000000

Hugues Redon

*** Prédation par le lérot (*Eliomys quercinus*) et parasitage par un nématode chez l'hirondelle de fenêtre (*Delichon urbica*) ***

En 1993, je suivais quotidiennement une petite colonie d'hirondelles de fenêtres, nichant sous les avant-toits d'une maison isolée de Fonneuve (commune de Montauban). Les premières arrivées furent sur les lieux le 18 avril au soir.

Deux paires de nids contigus se situaient sur la façade Ouest et une autre sur la façade Est; un isolé fut construit plus tardivement sur cette dernière.

Le 6 juin des coquilles d'oeufs se trouvant à l'aplomb de deux nids différents indiquaient le début des premières éclosions.

Le 29 juin au matin, à un des deux nids contigus de la façade Est, une hirondelle, les ailes ouvertes, la tête rentrée dans le nid, restait étrangement immobile.

A l'aide d'une échelle (les nids étant construits à trois mètres soixante dix du sol) je constatais qu'elle était morte.

C'était un adulte (longueur alaire: cent six mm) qui présentait une blessure importante à la nuque.

Bien qu'ayant aperçu brièvement un mouvement dans le nid, je voulus vérifier s'il n'y avait pas d'autres victimes.

je sortais deux jeunes hirondelles mortes aussi (longueurs alaires: quatre vingts et quatre vingt quatre mm). L'une avait une grosse plaie au dos et l'autre au croupion. Restait à trouver cette troisième qui avait bougé...

N'y parvenant pas avec les doigts, je pris une tige de bois et sondais délicatement le fond du nid.

Tout à coup, un animal de petite taille me galoppa sur le bras et se jeta dans le vide pour grimper ensuite dans un sapin tout proche.

Son pelage et surtout sa queue caractéristique terminée par une touffe de poils noirs et blancs me permirent d'identifier l'intrus: un lérot! (Remarquez qu'il n'avait pas essayé de mordre mes doigts).

Le mur enduit d'un crépi grenu avait facilité son ascension et l'ouverture du nid quoique réduite (trois cm de haut sur huit cm de large) lui avait permis d'y pénétrer.

Le lérot est réputé pour s'installer dans les nids d'oiseaux et d'y consommer les oeufs, oisillons et adultes à l'occasion.

Dans ce cas, le lérot n'ayant pas mangé les hirondelles, je peux supposer qu'il voulait seulement occuper le nid, peut-être en vue de mettre bas.

Le lendemain, le nid accolé au nid dont je viens de parler, vit l'envol de deux jeunes hirondelles. Je dois préciser aussi que toutes les autres nichées n'ont pas été perturbées, ni avant, ni après.

La position puis la dissection de l'hirondelle adulte m'ammènent à faire trois remarques:

1°/ A la dissection, j'ai trouvé un oeuf en formation de sept mm x cinq mm, l'autre ou les autres, soit avaient éclaté à la dissection, soit étaient déjà crevés (je reviendrai plus loin sur le pourquoi de cette nuance).

Cette femelle, portant des oeufs et vraisemblablement parente des deux juvéniles, montre que la deuxième ponte s'effectue juste au moment de l'envol des jeunes.

2°/ La position de cette femelle semble prouver qu'elle ne dormait pas avec sa progéniture; ce que l'on sait déjà pour le mâle.

3°/ Dans la cavité abdominale, j'ai retiré une dizaine de vers ronds (des nématodes) que je décris très succinctement:

- fins comme du " vermicelle chinois " à pointe effilée aux deux extrémités.
- longueur allant de trois à dix cm environ.
- couleur blanchâtre mais par transparence on perçoit une couleur identique à la couleur du jaune d'oeuf répandu, comme je le disais plus haut.
- mobiles dans de l'eau tiède (mouvement lent pendulaire).

Ces vers appartiennent à la famille des filariidae ou à celle des diplotriaenidae, familles appartenant à la super famille des filariaidea.

Certains filaires se nourrissent justement des oeufs d'oiseaux n'ayant pas encore la coquille et peuvent être un facteur limitant de la ponte chez l'hirondelle de fenêtre.

Bibliographie

- * Hainart R. 1988. *Mammifères sauvages d'Europe*. Tome 2. Delachaux et Niestlé.
- * Géroudet P. 1980. *Les passereaux 1*. Delachaux et Niestlé.
- * Grisé P. 1965. *Traité de zoologie*. Tome 4 fascicule 3. Némathelminthes.(Nématodes-Gordiacés)

OOO0000

Hugues Redon

* Un pipit de Richard (*Anthus novaeseelandiae* ou *Anthus richardi*) hivernant en Tarn-et-Garonne *

Observations.

Le 8 janvier 1991, alors que je rejoignais le plus petit des deux plans d'eau de la retenue du Gouyre, communes de Puygaillard de Quercy et de Vaïssac, je fus intrigué par un oiseau juché sur une taupinière au milieu d'un pré qui bordait l'amont du grand lac. Aux jumelles, je reconnaissais un Pipit, mais il paraissait plus grand que d'habitude. Sa corpulence, son allure dressée sur de longs tarses orangés, sa tête prolongée d'un bec fort évoquant plus la tête d'une grive, correspondait peu à la fine silhouette de nos pipits habituels.

Description.

- De face: crâne sombre souligné d'un front blanc, gorge blanc pur encadrée de moustaches qui rejoignent un collier peu étalé composé de tâches brunes longitudinales, poitrine roux orangé dans sa partie supérieure puis blanche comme le ventre, flancs roux orangé.
- De profil: un large sourcil blanc du bec à la nuque, joue brun clair prolongée à l'avant par une moustache sombre et fine passant bien en dessous de l'oeil et reliant le bec.
- De dos: rémiges primaires brun noir frangées de blanc, les secondaires de même teinte mais frangées de roux, la zone scapulaire paraissant plus claire, croupion et partie inférieure de dos brun gris uni et plutôt clair, rectrices brun noir avec les extrémités blanc pur.

Alors que je m'approchais de lui, il s'envola et poussa un cri puissant et dur: " rrip ". Connaissant bien le Pipit rousseline, *Anthus campestris*, dont l'allure, la taille et le cri sont différents, j'en arrivais à la conclusion qu'il s'agissait peut-être d'un Pipit de Richard, *Anthus novaeseelandiae*. Le lendemain, après avoir analysé mes notes, consulté quelques ouvrages et pesé les risques de confusion, je revenais l'observer avec une longue-vue. L'absence de ligne noire entre l'oeil et le bec confirmait mon intuition de la veille: il s'agissait bien d'un Pipit de Richard! Je remarquais aussi que la mandibule supérieure du bec avait le dessus sombre et les côtés jaunâtres comme la mandibule inférieure. Le bec légèrement incurvé était terminé par une pointe noire.

Je revis ce Pipit le 23 mars et le 6 avril. L'hiver suivant, espérant un retour toujours possible, je visitais régulièrement la zone dès le 9 septembre 1991... et je retrouvais le 24 décembre un Pipit de Richard dans le même pré de trois hectares, puis l'observais systématiquement jusqu'au 6 avril 1992.

Enfin il réapparut précocement le 5 décembre 1992 mais ne resta présent que jusqu'au 23 janvier 1993.

Apparemment, aucun cas d'hivernage ne semble avoir été suivi en France jusqu'à présent (Yeatman-Berthelot 1991);pourtant un Pipit de Richard avait bien été trouvé un 14 janvier 1913 à Aiguillon sur mer en Vendée. Quatre mentions existent aussi dans les deux premières décades de décembre ainsi qu'une du 1 mars 1981 à Manveaux dans l'Ain. Pour ces cas là, la question du statut d'hivernant avait été posée (Dubois 1986).

Plus récemment, un oiseau est noté le 15 février 1993 à Saint-Laurent-de-Gosse (Landes) (Grisser P. in Anonyme. 1993).

Répartition du Pipit de Richard.

Le pipit de Richard est une espèce de l'Ancien Monde: une population migratrice habite le Paléarctique Oriental au-delà de 75° E, d'autres, plus ou moins sédentaires, se partagent le sous-continent indien, l'Asie du Sud-Est, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, enfin, l'Afrique australe et de l'Est.

Les oiseaux migrants de l'Ouest du Paléarctique oriental vont en Afrique du Nord, du Maroc à l'Égypte, où les zones d'hivernage restent encore mystérieuses. (Heim de Balzac et Mayaud, Etchecopar et Hüe, in Cramp et al. 1988). Des migrants apparaissent plus ou moins régulièrement en France dans les mois de septembre, octobre et avril (Dubois, 1986). En Angleterre, il en est de même mais les observations sont plus régulières depuis quelques années. (Rogers et al. in Cramp et al. 1988). Enfin, il hivernerait régulièrement dans le Sud de l'Espagne, à Gibraltar (Novel in Cramp et al. 1988).

Les hivers 1991, 1992 et 93 ayant été particulièrement doux et secs, ont certainement favorisé le stationnement hivernal constaté en Tarn-et-Garonne.

Biotope favorable au stationnement des migrants.

En général, les biotopes utilisés par les migrants sont humides ou proches d'un point d'eau. Yeatman (1967) ayant observé cette espèce dans l'Oise en septembre 1966, dit que le biotope se composait de prairies marécageuses avec une mare desséchée parcourue par l'oiseau. Il existe aussi des biotopes bien différents: Vieillard (1967) décrit au Sahara un milieu semi-rupestre aride et sablonneux mais proche d'un oued. Il cite également plusieurs auteurs relatant la préférence de ce Pipit pour les champs secs ou les secteurs dénudés, comme un terrain d'aviation dont l'herbe rase a été brûlée (Chine méridionale et bas Laos).

Dans le Tarn-et-Garonne, le site est un vallon inondé artificiellement par deux barrages sur trois kilomètres de long. Le vallon est orienté N-S dans le secteur aval et NW-SE dans le secteur amont qu'utilisait le Pipit. Les deux versants sont plus ou moins boisés et présentent un dénivelé moyen de vingt mètres, en pente douce. Le pré, pâturé par des vaches à la belle saison était gorgé d'eau et présentait une couverture végétale rase de cinq centimètres en hiver à dix centimètres au printemps, avec, çà et là, quelques touffes herbacées plus hautes, mais très claisemées. Le Pipit arpentait le pré tranquillement, tête dressée, hochant souvent la queue et se perchait régulièrement sur les nombreuses taupinières. Bien que l'eau soit proche, je ne l'ai jamais vu s'en approcher...

Quelques traits de comportement.

Ce Pipit semblait éviter la compagnie des autres passereaux présents sur la zone, il ne s'est jamais mêlé aux pipits spioncelles, farlouses, ni aux bergeronnettes. Le 1 avril 1992, alors qu'une demi-douzaine de pipits indéterminés passaient à moins de dix mètres au-dessus de lui, il s'est brusquement envolé, presque à la verticale jusqu'à eux, a émis son cri typique et s'est reposé aussitôt.

Quand je m'approchais de lui, il fléchissait nerveusement le corps sur les tarses, s'éloignait un peu en trotinant, la tête penchée en avant à la façon d'un Gravelot. A moins de vingt mètres de lui, il s'envolait et souvent émettait un ou quelques cris espacés. Il se reposait quelques mètres plus loin ou se perchait sur un des deux arbres les plus hauts qui bordaient le pré. J'ai pu, par la suite, l'approcher à dix mètres. Corti donne une distance de fuite de vingt mètres (in Géroutet, 1980).

Quelques jours avant son départ, j'ai remarqué un changement de comportement: de longues périodes de repos émaillaient sa quête habituelle de nourriture. Il se reposait alors sur une patte, fermant les yeux de temps en temps ou se cachant davantage dans les herbes, ne laissant apparaître que la tête.

Le 6 avril, il s'envola très haut et se dirigea vers le Nord, mais alors que je le distinguais à peine, il revint vers le pré et s'y reposa.

Quelques données sur le régime alimentaire.

Ces données ne datent que du mois de mars, je n'ai guère prêté attention à cet aspect des choses auparavant. Le pré comprend essentiellement des Graminées et, en quantité inférieure, des Plantaginées et des Composées. Les graines de ces plantes ont sans doute été exploitées durant l'hiver car d'après Garrick (in Cramp et al 1988) elles entrent pour une bonne part dans sa

nourriture.

Dans la troisième semaine de mars, le voyant attentif au moindre mouvement, se précipiter et poursuivre ses proies, j'échantillonnais un mètre carré de terrain. Le résultat donnait: araignées +++, fourmis +++, (localisées aux taupinières) mouches +, (localisées aux bouses) moustiques et chironomidés +.

Il semblait attacher plus d'importance aux araignées puisque je ne voyais pas d'autres animaux pouvant le faire trotter autant. Il n'hésitait pas aussi à capturer des insectes volant à proximité de bec. Cette activité alimentaire était aussi soutenue par temps de pluie.

Dernières remarques.

Fin mars 1992, je remarquais qu'une nouvelle rectrice externe blanche poussait et avait atteint le tiers de sa longueur. Une mue asymétrique serait fréquente chez l'adulte en plumage post nuptial (Stresemann in Cramp et al 1988). Enfin, je n'ai pu voir la grande longueur de l'ongle postérieur qu'en de rares occasions, notamment quand je me trouvais sous l'arbre dans lequel il était perché ou lorsqu'il se posait sur un fil de clôture.

Ce cas d'hivernage, vraisemblablement sur trois hivers consécutifs, est sans doute lié aux conditions météorologiques clémentes de ces périodes. De nombreuses autres espèces ont hiverné ces années 1991, 1992 et 93 à une latitude supérieure à la normale. S'agissant des Pipits de Richard, Dubois remarquait que 1988 constituait la " meilleure année pour le nombre d'individus observés en migration en France depuis 1970 (Dubois et al 1991).

Les observations de Tarn-et-Garonne entrent dans la logique actuelle d'un accroissement des observations de cette espèce en Europe occidentale, au moins pour la migration, mais sont remarquables, et à ma connaissance uniques en France, en tant qu'hivernage suivi et circonstancié d'un Pipit de Richard durant trois années consécutives.

Bibliographie

- * Cramp S. Chief editor, 1988: Handbook of the birds of Europe, the Middle East and North Africa, the birds of the Western Palearctic. Volume V, Oxford University Press.
- * Dubois P J. 1991 : Les observations d'espèces soumises à homologation nationale en France en 1990. *Alauda*, 59: 225-247.
- * Dubois P J et Yésou P. 1986 : Inventaire des espèces d'oiseaux occasionnelles en France. Secrétariat faune-flore, Muséum national d'histoire naturelle. Paris.
- * Géroudet P. 1980: Les passereaux III, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, Paris.
- * Yeatman-Berthelot D. 1991: Atlas des oiseaux de France en hiver. Société ornithologique de France. Paris.
- * Yeatman L. 1967 : Pipit de Richard dans l'Oise. *L'oiseau et la revue française d'ornithologie*, 37: 145 - 146.
- * Vieillard J 1967: Le pipit de Richard passe-t-il au Sahara? *L'oiseau et la revue française d'ornithologie*, 37: 146 - 147.
- * Anonyme 1993. Centrale de données. Les naturalistes aquitains. Feuille de contact N° 28.

OOO0000

Hugues Redon

*** Le héron cendré (*Ardea cinerea*) nicheur au plan d'eau du Gouyre. ***

*** Première donnée documentée en Midi - Pyrénées ***

La retenue artificielle du Gouyre, à cheval sur les communes de Puygaillard de Quercy et de Vaïssac, est très récente: la construction des digues datant de 1988 - 89. je n'ai commencé à le visiter qu'à partir d'avril 1990. Se trouvant dans une des régions les moins peuplées du département, elle baigne un vallon de trois cent mètres de large sur trois kilomètres de long et orienté Nord - Sud dans sa moitié aval, et NW - SE dans sa moitié Sud, plus évasée. Les crêtes et les versants des collines voisines sont boisés de chênes et de pins; quelques landes à genêts et ajoncs et des friches complètent le paysage avec des prairies pâturées à l'amont. L'ensemble de la retenue comprend en fait deux plans d'eau successifs: le plus grand, d'une superficie de quarante-huit hectares et demie, est destiné à l'irrigation. Il subit donc un marnage important selon les saisons. Celui en amont, de treize hectares et demie, est lui, à niveau constant et a été réalisé pour créer un milieu favorable aux oiseaux sauvages, constituant ainsi une opération pilote dans le Tarn-et-Garonne.

Rapidement, les hérons ont été attirés par ce site tranquille: le 14 décembre 90: 14 individus se tenaient à la cime des arbres de la pinède bordant la retenue amont.

Au printemps 1991, je trouvais trois à cinq hérons mais remarquais surtout un nid installé sur un des arbres morts laissés comme perchoirs au milieu du grand lac (autre opération pilote à mettre à l'actif du département). Cette plateforme était à environ cinq mètres au-dessus du niveau de l'eau, sur des branches à quelque distance du tronc. Quoique assez grossier, l'édifice atteignait soixante à soixante-dix centimètres de large.

Le 1 juin, je comptais dix hérons dont un semblait couvrir dans le nid. La visite suivante fut hélas tardive car elle ne pu se faire que le 31 août 1991. Le nid toujours là , était bien sûr vide, mais Monsieur Fauré, qui s'occupe de l'entretien du site, m'assura que deux jeunes se tenaient sur le nid en juin. Je continuais alors à faire des comptages jusqu'au printemps suivant. Le nombre de hérons cendrés présents alors sur le site varia de dix en novembre à une trentaine en décembre-janvier pour retomber à trois ou quatre en mars-avril 1992.

Le 25 mai 92, un deuxième nid avait été construit sur le même arbre, mais plus près du tronc. Un héron couvait et deux autres étaient perchés sur le nouveau nid. L'ancienne plateforme disparut entre mai et juin, la vieille branche s'étant probablement rompue.

Le 29 mai 92, trois juvéniles avec du duvet sur la tête se tenaient, l'un dans le nid, l'autre sur le bord et le dernier sur une des branches supportant le nid. La nichée semblait bien avancée et le nombre de jeunes cadrerait parfaitement avec la moyenne constatée pour l'espèce.

Plus tard, un second nid fut trouvé dans la pinède bordant le plan d'eau amont... Il est vrai que cette pinède sert sde reposoir régulier aux hérons, mais je n'ai pas contrôlé ce secteur à l'époque : le déroulement de cette autre tentative reste donc dans l'ombre.

Pendant tout l'hiver 1992-93, une dizaine d'oiseaux est présente.

En 1993, une véritable colonie s'installe. A la mi-mars, treize adultes sont visibles et le 17 mars la construction des nid commence. Pour situer mes observations, je numérote de 1 à 3 les trois premiers arbres morts émergeant du lac en partant de la digue qui sépare le grand lac du petit. Ces numéros sont suivis de lettres " a-b-c-d" pour désigner les nids sur chaque arbre dans leur ordre d'apparition.

En fait, ce nid n'était pas le nid initial: la propriétaire l'avait touché par mégarde et l'oiseau en avait aussitôt reconstruit un tout contre le premier.
Ceci est l'unique signe de perturbation que nous pouvons remarquer.

Le rouge-queue noir " malgré ses emplacements de nids forts curieux " comme le dit Géroutet, n'en finit pas de nous surprendre.

Bibliographie

* GéroutetP. 1984. *Les passereaux d'Europe 2*. Delachaux et Niestlé.

OOO0000

Jean-Claude Miquel

*** Origine de quelques grands cormorans (*Phalacrocorax carbo*) hivernant en Tarn - et - Garonne ***

Phénologie de grand cormoran dans notre département:

La réalisation de grandes retenues d'eau en Tarn-et-Garonne a permis l'installation d'une population importante de grands cormorans, en période hivernale.

Avant 1972, le grand cormoran était rare dans notre département.

Entre 1850 et 1863, le muséum d'histoire naturelle de Montauban a reçu trois cormorans tués en Tarn-et-Garonne.

Sa présence est également signalée par quelques accueils réguliers chez les taxidermistes (communication Maurice Redon).

François Mespoulet mentionne dans un article du journal " La Dépêche du Midi " daté du 15 novembre 1972, un grand cormoran ayant effrayé les corbeaux freux remisés au dortoir dans les ramiers du bord de Garonne, à Finhan.

En 1972, le plan d'eau de Saint-Nicolas de la Grave est mis en eau.

En octobre 1974, Hugues Redon et Roger Soubrier découvrent avec étonnement le premier grand cormoran sur ce plan d'eau.

Depuis, le grand cormoran a connu un essor démographique important au confluent du Tarn et de la Garonne: quatre individus en octobre 1974, environ mille cents individus en janvier 1992.

(Centrales ornithologiques de la SSNTG)

La courbe montrant l'évolution de la population du grand cormoran de 1973 à 1993 traduit bien la progression régulière de cet oiseau au plan d'eau de Saint-Nicolas: page 40.

Les deux accidents dans la progression pendant les hivers 1990 - 91 et 1992 - 93, semblent plutôt devoir être mis sur le compte de la difficulté de comptage vue la grande dispersion des cormorans sur le plan d'eau en aval et en amont de l'observatoire ornithologique.

L'évolution de l'effectif du grand cormoran explique sans doute la création d'un nouveau dortoir au lieu-dit " Saint-Pierre " dans une ripisylve du bord de Garonne sur la commune de Verdun sur Garonne où J-P Konotop a dénombré cinq cent trente oiseaux en décembre 1993.

Pendant l'hiver 1989 - 90, le barrage du Gouyre (Vaïssac) est à son tour mis en eau. D'une superficie de cinquante quatre hectares, il reçoit aussitôt la visite du grand cormoran dont l'effectif maximum des hivernants se situe autour de cent trente individus en décembre 1992 (Centrale ornithologique de la SSNTG).

Fin 1989, c'est aussi la mise en eau du barrage de Gensac-Lavit, sur la Sère. D'une superficie de 63 hectares, je n'y ai cependant pas encore vu de cormoran.

En 1992, le barrage du Torde est mis en eau. On peut régulièrement y observer quelques cormorans . Sept oiseaux le 11 novembre 1993. (Centrale ornithologique de la SSNTG).

La retenue du Torde offre quelques bons perchoirs mais une largeur d'eau trop modeste pour permettre aux cormorans de se trouver à une distance sécurisante des berges et des promeneurs éventuels. Les oiseaux s'envolent à l'arrivée de l'homme.

Sur le plan d'eau de Saint-Nicolas, les premiers cormorans arrivent dès la deuxième quinzaine de juillet, puis les effectifs croissent régulièrement pour atteindre leur maximum au coeur de l'hiver: décembre-janvier-février.

Fin mars, on remarque les premiers départs mais des sujets sont encore visibles jusqu'en mai.

Chaque été, deux à trois oiseaux stationnent même en période de nidification suite à quelque accident qui les a rendus incapables d'effectuer une migration.

Des hivernants venus du Nord:

A plusieurs reprises, j'ai pu connaître avec précision les indications portées sur les bagues de couleur que possèdent certains oiseaux.

Cinq bagues ont été lues à distance avec une longue-vue (H. Redon et J-C Miquel) et une bague a été observée sur un oiseau trouvé mort (P. Caussat).

Les correspondances avec les muséum de Paris et de Copenhague, le Centre de recherche de Lelystad aux Pays-Bas, m'ont permis de préciser la provenance de ces oiseaux.

Les indications obtenues sont résumées dans le tableau de la page 41.

La fidélité au lieu d'hivernage:

Parmi les six oiseaux ainsi identifiés, l'un montre une fidélité au plan d'eau de Saint-Nicolas comme site d'hivernage. C'est le cormoran porteur de la bague blanche avec I V. Il vient des Pays-Bas et je l'ai régulièrement observé pendant ces trois derniers hivers depuis novembre 91.

Cet oiseau est non seulement fidèle au plan d'eau de Saint-Nicolas, mais également à son perchoir: quelques troncs apportés par l'eau, proches de l'observatoire ornithologique, en compagnie de quelques autres oiseaux.

Conclusion:

La poussée démographique du grand cormoran depuis vingt ans multiplie les occasions d'observer des oiseaux bagués en période hivernale. Cependant la lecture à distance d'une bague colorée n'est pas toujours possible.

Les présentes observations témoignent de la venue d'oiseaux du Danemark, des Pays-Bas et de la réserve de Grand-Lieu en France, pour hiverner dans notre département.

Dans un courrier qu'il m'a adressé en 1992, Robin M. Sellers, ornithologue britannique qui bague les cormorans dans son pays, s'étonne de l'absence d'oiseaux anglais parmi nos hivernants.

Pourtant, dans ses rapports de baguage, Maurice Redon signale la reprise d'un grand cormoran le 4 novembre 1960 au Mas-Grenier qui avait été bagué le 28 juin 1960 en Angleterre.

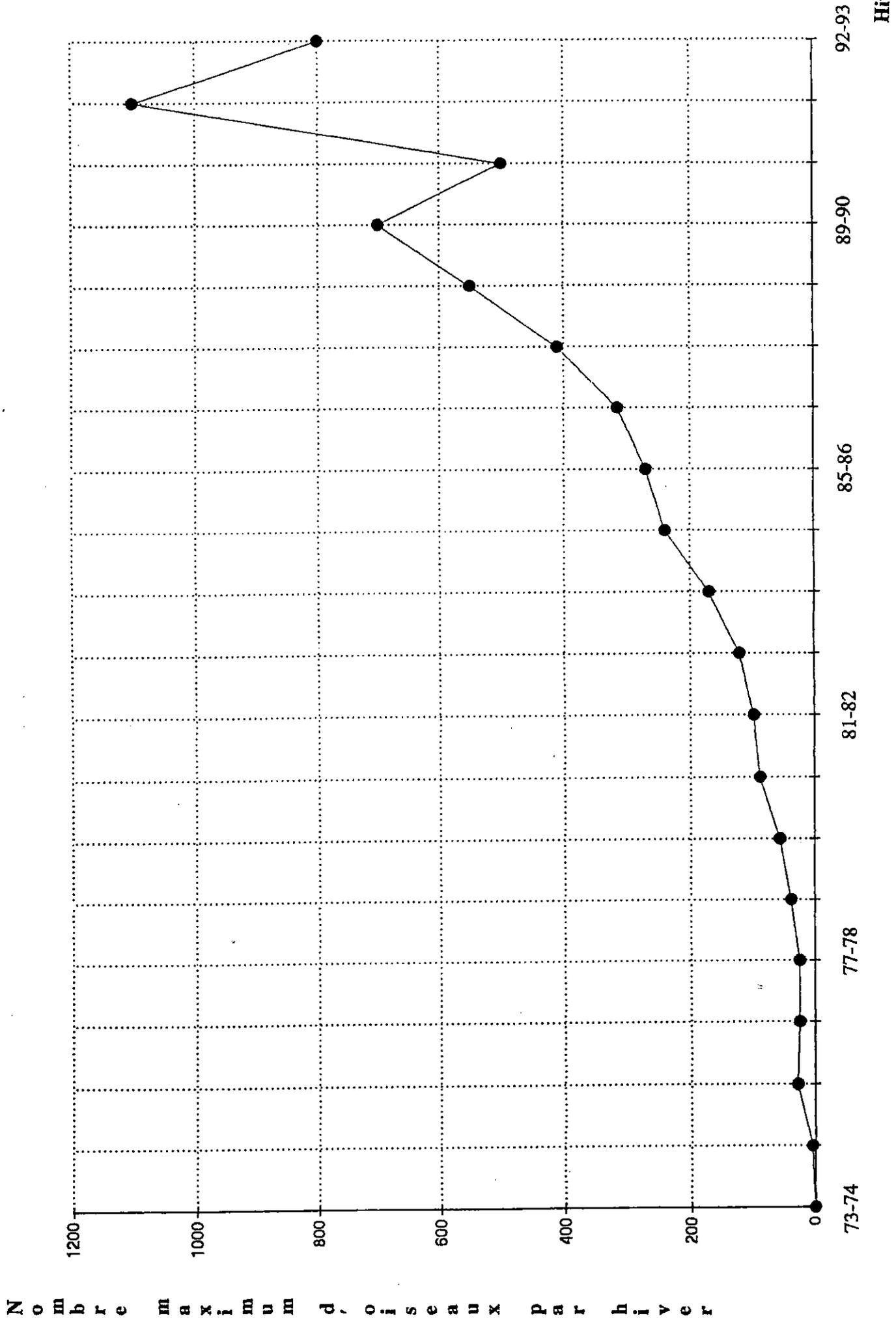
Tout ceci doit nous inviter à poursuivre l'observation minutieuse des cormorans qui fréquentent nos plans d'eau.

Bibliographie

- * Centrale ornithologique de l'AROMP. 1992. *Le Pistrac N° 14*. Muséum d'histoire naturelle de Toulouse.
- * Centrale ornithologique de la SSNTG. 1972 - 93. Muséum d'histoire naturelle de Montauban.
- * Bousquet J-F - Joachim J - Miquel J-C - Soubrier R - 1983. " Chronique ornithologique du plan d'eau de Saint-Nicolas ". *Bulletin AROMP N° 7*. Muséum d'histoire naturelle de Toulouse.
- * Bousquet J-F. " Statut du Grand cormoran en Midi-Pyrénées ". *Bulletin AROMP N° 14*. Muséum d'histoire naturelle de Toulouse.
- * *Régistre d'entrées d'animaux* du muséum d'histoire naturelle de Montauban.
- ** Grands cormorans munis de bagues colorées ". *L'oiseau et la revue française d'ornithologie*. Volume 60. 1990.
- * J-F et M Terrasse et C . Chappuis. " Essai de recensement de la population française du grand cormoran en 1968 et 69. " *L'oiseau et la revue française d'ornithologie*. Volume 39. 1969.
- * Redon Maurice. " Inventaire départemental des reprises d'oiseaux bagués: 1958 - 1974 ". *Bulletin de la SSNTG*. Tome 12. 1981. Muséum d'histoire naturelle de Montauban.
- * Yésou P. " Fidélité de grands cormorans à un site d'hivernage ou à un axe de migration " *L'oiseau et la revue française d'ornithologie*. Volume 59. 1989.

OOO0000

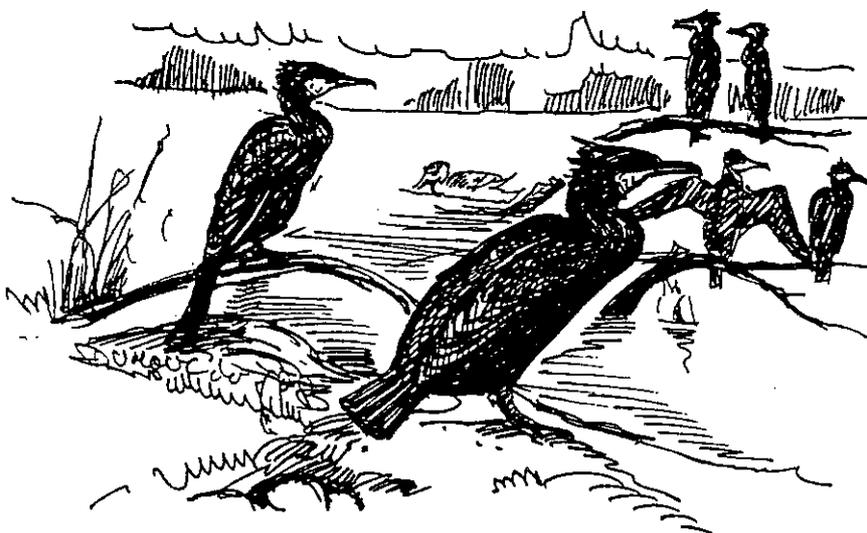
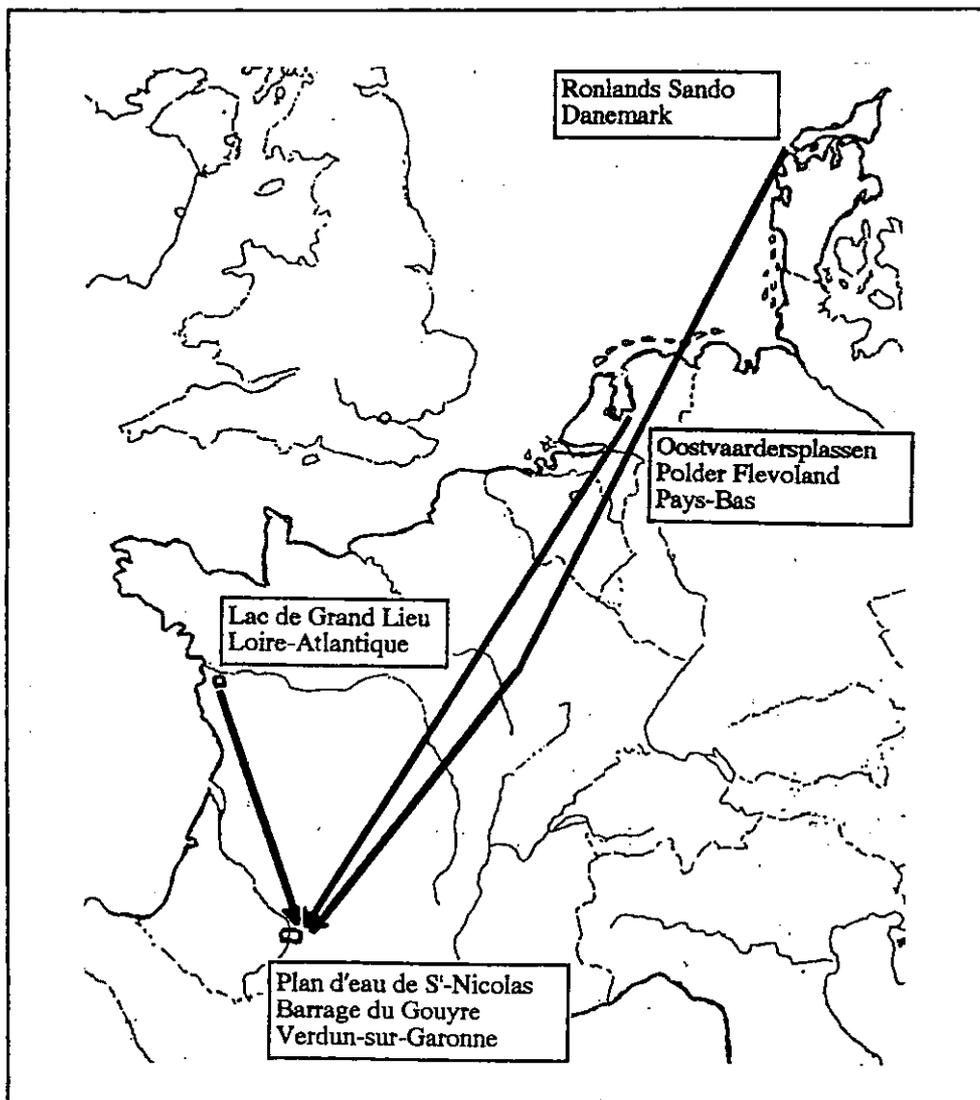
* Evolution de la population de grands cormorans au plan d'eau de Saint-Nicolas de 1973 à 1993 *



Origine de quelques grands cormorans hivernant en Tarn - et - Garonne

Lieu d'observation	Dates d'observation	Date de baguage	Lieu de baguage	Age	Bagues droite	Bagues gauche	Observateurs
Confluent du Tarn et de la Garonne	10 août 91	31 mai 90	Lac de Gd Lieu Loire - Atlantique	Poussin	Blanc sur métal CF 29950	Blanc sur bleu	J-C Miquel
	23 novembre 91 15 février 92 10 octobre 92 13 février 93	15 juin 87	Oostvaardersplassen Pays - Bas	Poussin	Métal: 9 001 432	Blanche avec I V	J-C Miquel
Saint - Nicolas	11 septembre 93 16 octobre 93						
Garonne Verdun	14 décembre 91	24 mai 91	Ronlands Sando Danemark	Poussin	Métal: 232 497 musée Copenhague	Verte avec A 8 R	P. Caussat J-C Miquel
Retenue du Gouyre	24 février 92	20 juin 91	Lac de Gd Lieu Loire - Atlantique	Poussin	Blanc sur métal CA 48 080	Vert clair sur blanc	H. Redon
	2 novembre 91	1 juin 90	Oostvaardersplassen Pays - Bas	Poussin	Jaune avec U F	Métal: 9 002 394	H. Redon J-C Miquel
Vaisnac	3 mars 93	2 juin 92	Oostvaardersplassen Pays - Bas	Poussin	Jaune avec R 2	Métal: 9 002 804	J-C Miquel

Origine de quelques grands cormorans hivernant en Tarn-et-Garonne



Grands cormorans

Dessin à la plume de Philippe Dumoulin.



**SOCIÉTÉ de SCIENCES NATURELLES
de TARN et GARONNE**

Musée d'Histoire Naturelle
82000 MONTAUBAN

☎ 63 22 13 85

Madame, Monsieur,

Fondée en 1952, la Société de Sciences Naturelles de Tarn et Garonne accueille les amoureux de la Nature, qu'ils s'intéressent aux Oiseaux, aux Insectes, aux Plantes, ainsi que les amateurs de fouilles Préhistoriques et Archéologiques.

L'amour de la Nature, le travail sur le terrain, le désir d'approfondir et de partager ses connaissances sont les principaux liens qui unissent les membres de la Société.

La Société de Sciences Naturelles organise des conférences, des expositions, des excursions dont le thème est axé sur l'une ou l'autre de ses disciplines.

Enfin, elle participe activement à la vie du Musée d'Histoire Naturelle en contribuant à l'enrichissement et à l'entretien des collections.

Un bulletin annuel permet aux adhérents qui le souhaitent de publier leurs travaux.

Une réunion mensuelle a lieu pour chaque section et de périodicité trimestrielle pour l'association.

----- ✂
A retourner au siège de la Société de Sciences Naturelles de Tarn & Garonne.

BULLETIN D'ADHESION

Je soussigné:.....

Adresse:.....

Tel:..... Profession:.....

Centre(s) d'intérêt(s):.....

souhaite adhérer à la Société de Sciences Naturelles de Tarn & Garonne.

Montant de la cotisation: 60 Fr. + 10 Fr. par personne supplémentaire.

Règlement:

Chèque bancaire Chèque postal Espèce

A....., le.....
Signature